

Re-percevoir le sens de l'action médicale

Petite promenade sensorielle avec Albert Camus



Dr Stéphane TESSIER¹

« Je tire ainsi de l'absurde trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté, ma passion. »

Lucrèce

Vouloir penser l'absurde, antonyme de porteur de sens, contraint à convoquer l'image d'abîme où tout s'effrite, où rien ne peut plus servir de support ; abîme qu'explorèrent nombre de philosophes pour tenter de le combler qui par Dieu, qui par Rien, qui par Tout Autre Chose... Cette métaphore de matérialisation de l'absurde porte en elle son symétrique : la légitimation de la quête concrète de sens, comme réponse au pourquoi de l'existence, transite nécessairement par la perception matérielle de cette existence. Sans la sentir, dans l'impossibilité de la palper, comment prétendre donner une raison d'être à cette fichue vie ?

Cependant, un des effets massifs de l'invasion de notre environnement par la technostructure est précisément de mettre en doute la fiabilité de nos organes de perception. Les tentatives de construction de sens à partir de la collection d'informations humainement perçues, ont aujourd'hui perdu toute crédibilité.

LE MONDE EN ECRANS

« L'évidence abstraite se retire devant le lyrisme des formes et des couleurs » (p.75)

Transformer les perceptions pour les figer et les transmettre est une activité humaine qui date ! Pour la vue, seul sens capable de contempler des traces historiques relativement stables, les premiers signes qui nous sont parvenus sont picturaux. Le toucher, avec les étoffes, les sculptures, les divers matériaux utilisés, peut prétendre aussi explorer certaines perceptions de nos aïeux. L'ouïe, dont la source de vibration n'est enregistrable que depuis peu, est avec le goût et sa cuisine, l'odorat et ses parfums, un sens de l'immédiat, de l'éphémère, dont la perception est irrévocablement condamnée à l'oubli à peine née, et contrainte au perpétuel recommencement du stimuli.

La modernité, et plus encore la post-modernité, se sont attachées à développer la reproduction et la transmission instantanée de ces perceptions, au travers de simulacres

maintenant digitalisés. La technologie s'est démultipliée, tant dans ses formes que dans son contenu, sous la pression de l'organisation consommatrice du monde. Ses objectifs de diffusion de masse, d'achat, de consommation, de « communication » instantanée à distance dûment tarifée, ont permis la création d'innombrables interfaces, prétendant relier les hommes par une perception partagée, mais, en réalité, interposant des écrans de plus en plus opaques.

Le support de la circulation de l'information a, lui aussi, évolué. Alors que le premier télégraphe Chiappe exigeait une continuité visuelle qu'une brume interrompait brutalement, alors que le premier fil télégraphique du XIX^e siècle reposait sur une continuité du câble qu'une bagarre de bistro pouvait interrompre, dès les années 1900, les ondes électromagnétiques ont levé l'obligation de contact physique entre émetteur et récepteur, lesquels purent ainsi se mettre en lien sensoriel quels que fussent les obstacles géographiques, climatiques, astronomiques, politiques.

Les sens mobilisés dans cette instantanéité de communication furent d'abord l'ouïe, le langage étant la forme humaine aboutie de codage et de transmission d'information, mais grâce à la création d'une nouvelle langue pour l'occasion : le morse. La vue put être à son tour transmise, avec la télévision, suivie par Internet. La reproduction artificielle de l'odorat s'est aussi structurée mais sa diffusion a été restreinte à certains lieux, avec l'objectif affiché de manipulation des humeurs limbiques du public (calme par les senteurs florales de la Gare de Lyon, appétit par les senteurs boulangères des supermarchés, etc.). Le tact restait naguère à l'écart, cantonné à des expériences réussies de simulation de pilotage et de chirurgie à distance, jusqu'à ce que la fameuse console Wii généralise le simulacre de la proprioception (position des membres) et de la kinesthésie (perception du mouvement). Le goût, quant à lui, n'a pas encore trouvé de support instantané qui soit physiologiquement acceptable !

Cette présence de simulacres est massive. En se limitant aux sens les plus habituellement sollicités, le classique audiovisuel, de la télévision au téléphone portable ou l'écran d'ordinateur, il est intéressant de rapporter le nombre

(1) Médecin de Santé Publique, Président de REGARDS, Repenser et Gérer l'Altérité pour Refonder la Démocratie et les Solidarités. <http://dautresregards.free.fr>, Chef du service de promotion de la santé de la Mairie de Vitry-sur-Seine (94)

(2) Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe, Un raisonnement absurde* ; Gallimard, 1^{ère} édition 1942, p.88, la pagination renvoie au tirage de 1962

de contacts directs au cours d'une journée, au nombre des contacts indirects. En d'autres termes, combien de face-à-face physiques par coups de téléphone, e-mails, contemplation d'informations télévisées, etc. dans une journée type de nos contemporains ? La légitimité de ces écrans repose sur le postulat qu'ils permettent d'échanger autant d'information utile que des contacts directs. La limitation de ces derniers permet d'augmenter l'efficacité de tout le dispositif de communication, réduisant les transports, les réunions, etc. (incluant dans cet « etc » la non transmission de virus aviaire, porcine, ou du sida, avec une mise à distance sanitaires calculées de l'Autre!).

Mais dans cette mise à distance, un autre phénomène surgit : suivant un processus d'auto confirmation, les informations données à l'écran paraissent plus vraies que le réel. La transcription pixelisée est ainsi réputée plus exacte et fiable que la réalité perçue par les sens humains pour plusieurs raisons.

D'une part, le véhicule technique (mécanismes sophistiqués d'acquisition, de codage et de présentation de l'information : ordinateur, équations, mathématiques, le tout dans un bain de couleurs vives et contrastées) confère une qualité scientifique indiscutable à l'information, donc de la Vérité. Un radar « perçoit » sans conteste mieux la vitesse, la présence que les yeux, un écran de télévision bien contrasté est théoriquement de nature à mieux montrer l'ensemble d'une situation que ne pourrait la décrire un témoin oculaire, forcément subjectif et aux perceptions pastelles et faillibles.

D'autre part, la distanciation par la mise en écran remplit, pour celui qui le contemple, une fonction projective qui lui permet, en reléguant cette réalité dans les tréfonds calculateurs des connexions informatiques, de refouler l'angoisse générée par ce que serait une réalité sensible, physiquement perçue, et vécue comme absurde et/ou dangereuse.

Deux exemples de cette mise en bits du déni :

Le premier, personnel, certes anecdotique, mais porteur d'une certaine signification. Une sortie en Manche un 1er novembre par météo favorable pour la journée, avec un ami d'ami d'ami (!). Gros et lourd catamaran de métal, autoconstruit et suréquipé d'équipements de sécurité. Départ un lumineux matin, les circonstances font que, en dépit d'un avis de tempête émis à midi, le retour est très retardé, laissant à la dépression le temps de bien s'installer. Enfin parvenus de nuit à proximité du port, le courant de marée s'inverse, pour aller dans le sens du vent lequel redouble, soulevant la houle qui se forme de plus en plus. Moteur vite en berne, foc éclaté, le bateau devient incontrôlable. Il dérive, pivote sur lui-même, ondule vers l'Ouest, le Nord au gré des forces marines pendant des heures.

Posté dans le flotteur sans électricité, je sens la mer cogner violemment la coque, je vois le phare de St Marcouf faire 360° à plusieurs reprises (bien sûr, c'est le bateau qui tourne, mais la perception est celle-là!), j'entends le vent qui forcé de plus en plus, je sens la pluie salée qui fouette. Heureusement, ce n'était pas un monocoque qui aurait violemment gité et, en outre, il ne fait pas froid. Accroché à la ligne de vie, je traverse pour gagner l'autre flotteur,

lequel, éclairé, cabine de pilotage, sonar, compas, radio, apparaît dans cette tempête comme un monument érigé à la gloire de la technologie. Effectivement, j'y retrouve le propriétaire du bateau penché sur ses écrans qui m'accueille avec un tonitruant : « Tout va bien! Pas de rocher en vue! »

Aux signaux perceptibles que rien n'allait, puisque le bateau était totalement à la dérive, pivotant sur lui-même dans une mer qui se creusait de plus en plus, s'était substituée une image d'écran rassurante permettant d'évacuer l'angoisse et d'éviter le recours humiliant à l'appel aux secours³. Il y avait dans l'attitude de cet homme, qui s'est réaffirmée tout au long de la nuit, quelque chose du jeu vidéo, avec la même distance, mais aux polarités de danger inversées, que celle des adolescents qui jouent à la guerre sur leur console dans le métro, lui permettant de s'extraire totalement de son véritable environnement physique et de se rassurer à bon compte.

Dans un autre registre, l'imagerie médicale joue un même rôle de leurre scientifique et de projection distanciée, auquel peut être rajoutée la fonction d'emblème.

En effet, pour décrypter la réalité clinique, le sens le plus sollicité est aujourd'hui la vue, de par son statut d'organe de perception le plus précis, le plus instantané, le plus fiable. Symboliquement, l'invisible est réputé dangereux, inatteignable et un obstacle confiné dans l'obscurité ne peut être véritablement combattu. Tout ce qui pourra faire émerger le mystère à la lumière sera donc privilégié. Dans ce mouvement, les techniques d'imagerie ont rivalisé d'ingéniosité pour re-présenter le Mal et l'élucider au sens strict du terme.

A cette première vocation descriptive de l'image, va s'ajouter celle de distanciation, à l'instar des écrans du bateau. L'acte de soigner reposait naguère sur un contact humain de très forte proximité, autant sensoriel que sensuel, mobilisant les cinq sens. Un être de chair, le médecin, s'appropriait la maladie qui lui était présentée, s'identifiait à la souffrance, l'analysait dans toutes ses dimensions perceptuelles (la vue bien entendu, mais aussi l'ouïe, le toucher, l'odorat et même le goût, lorsque les soignants, par la saveur des urines, osaient encore une littérale absorption de la souffrance de l'autre). Ce médocastre incorporait symboliquement le Mal, et en régurgitait une prescription, véhiculant le remède avec l'identification du mal. Un même processus de transfert de la malédiction est à la base des pratiques de désenvoûtement pendant lesquelles le désencorceleur « prend » le mal, tout comme les feuilles de chou autour des pieds étaient réputées « prendre » la fièvre, ce qui était fait dès lors qu'elles montraient elles-mêmes les affres de la cuisson⁴. La consultation était métabolisée dans le cadre d'un corps à corps : corps souffrant et corps soignant, lequel tirait de cette incorporation la force de symbolisation du discours clinique construit au tournant du XVIII^e siècle.⁵

Aujourd'hui, pour des raisons diverses, hygiénistes, technicistes, etc., cette incorporation n'est plus. Soignants

(3) Ces derniers sont finalement venus à 4 heures du matin pour nous remorquer, non sans mal.

(4) Juliette Brabant, *Phytothérapie familiale en Basse Normandie, Ethnologie française*, 1985, XV, 2, 153-168

(5) Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, 1963, Ed Quadrige 1988

et soignés ont eu à cœur de mettre de la distance dans leurs relations, et ont bâti l'imagerie comme un tiers projectif, support sur lequel peut s'épandre et se lire la souffrance. La surenchère technique et le recours exclusif à l'image qui traversent l'ensemble du corps social « moderne » ont fait le reste. Face à l'immédiateté de l'évidence visuelle, reproductible et transmissible à l'infini, les usages classiques de la clinique multiperceptuelle et singulière semblent passés de mode.

Ce phénomène est renforcé par l'organisation des soins pour laquelle le sujet s'efface devant un acte rationalisé, protocolisé, budgétisé, qui requiert d'être visualisé pour avoir droit d'exister. Le contrôle des actes exige la production par le personnel soignant de preuves de l'avoir effectué, et quelle meilleure preuve que l'image-document ?

Troisième vocation, l'image a aussi la fonction emblématique définie par Pierre Legendre, à savoir le comblement du vide⁶ par l'inscription du sens de la maladie dans les détours de l'imagerie technologique. Le dispositif de production des données scientifiques appuyé par la technostructure laisse croire être parvenu à maîtriser le Malin et avoir réussi à débusquer le sens du Mal par ses contours imagés. Mais cette posture laisse au fond des esprits tant du soignant que du patient, un profond sentiment d'inabouti et d'usurpation.

Ces trois dimensions agissent pour que le médecin ne « sente » plus son patient mais en fasse un portrait de positons.

Globalement, donc, loin d'améliorer l'efficacité des contacts directs, les écrans les ont considérablement appauvris.



Benedetta Bonichi, *Donna che si pettina*
www.editionsryp.com

LA CREATION D'UN LANGAGE UNIVERSEL

« Un homme est plus un homme par les choses qu'il tait que par celles qu'il dit. » p.115

Pour pouvoir lire des images, il fallut créer un langage partagé par les émetteurs et les receveurs des messages. Ce fut la création d'un formatage des informations, de leur

(6) Pierre Legendre ; *De la société comme texte* ; Fayard 2001, p. 132

codage graphique, inscription dans des catégories bien précises dont elles ne devaient pas déborder. Diables et Dieux ont ainsi acquis de nouvelles figures dans les écrans et les imaginaires : cancer, sida, terrorisme, pollution, Axe du Mal qui fait face aux anges blancs de la Paix, la Démocratie, la Technique Médicale, l'Environnement dans un discours pétri de politiquement correct.

L'objectif de cette attitude est de lisser toutes les aspérités qui ne peuvent pas trouver leur place sur un écran limité à 1280*960 pixels, même en Haute Définition. Le langage ainsi créé et diffusé renvoie l'humanité dans une uniformité d'apparence, condamnant à l'oubli toutes les complexités qui le dépassent. Il est en effet plus facile intellectuellement de se limiter aux catégories prédigérées, aux stéréotypes qui renvoient à une expérience quotidienne prenant alors force d'évidence : le populisme. Mais la technostructure, en alimentant ces stéréotypes, a conçu un autre objectif, pour le coup rentable : l'uniformisation de l'interface entre l'institution et les usagers et sa possible industrialisation. Puisque la transmission des informations s'est avérée grandement facilitée par la technologie grâce à de nouveaux systèmes de codages, pourquoi ne pas poursuivre la logique jusqu'au bout ? A quoi sert-il de mettre de l'humain entre l'homme et l'institution si un écran peut en faire office ? Le langage binaire créé, il est apparemment compris, les catégories sont élaborées et les populations semblent s'en satisfaire (on ne leur pose en fait jamais la question). De plus, ces dispositifs binaires offrent toutes les facilités d'évaluation de mesure, de comptage des actes commis, produits, qui résument l'interaction

Ainsi voit-on émerger partout des guichets automatiques remplaçant les interlocuteurs autrefois débordés, souvent acariâtres et frustrés, parfois franchement désagréables, mais qui renvoyaient l'image d'une institution faite d'humains avec qui il était toujours possible de se « prendre la tête », c'est à dire d'avoir une relation humaine. Aujourd'hui, pas un CCAS sans son guichet « Pôle emploi », pas une institution qui n'ait son standard automatique (pour notre service après vente, presser la touche1, ..., pour vos droits presser la touche 4..., Bip! tous nos correspondants sont occupés, ...), pas une station de métro sans son guichet devenu automatique, avec parfois des incroyables télescopages de sens dans la communication, comme en témoigne l'affiche ci-dessous.



Travaux à la station de métro Bir-Hakeim Paris, 2008.
(Photo ST)

Le publicitaire semble ici faire croire que les signes extérieurs d'étrangeté (la couleur et le boubou) sont précisément visés par la personnalisation des services, lesquels sont en réalité automatisés sous l'œil vigilant d'une caméra de surveillance!

L'aboutissement de toute cette démarche reste à anticiper, mais, après le morse, le véritable langage universel est devenu le Windows®, pratiqué par plus d'êtres humains que n'importe quel autre idiome.

On ne peut que s'effrayer lorsque le fondateur de ce méta-langage se targue avec son immense pouvoir financier de participer à la constitution d'un atlas du cerveau, avec le fantasme d'investir la pensée par électrode interposée : « Des stimulateurs cérébraux implantables de nouvelle génération seront largement utilisés pour traiter des troubles allant de la dépression à la maladie de Parkinson en passant par les addictions »⁷ Pour l'instant, seule la maladie de Parkinson a démontré pouvoir être seulement soulagée par ces traitements, mais l'idée de faire des cerveaux à l'image de l'ordinateur n'est pas nouvelle. Faire des ordinateurs à l'image du cerveau les rendrait-ils trop imparfaits ?

DES INITIATIVES EN DESORDRE

Face à ce rouleau compresseur de la technostructure, qui s'accapare le sens de l'action que celle-ci soit sociale, éducative, médicale ou même judiciaire, de nombreuses voix se sont élevées depuis le début des années 2.000. Certaines actions ont été très efficaces, comme « pas de 0 de conduite » qui permet de structurer un argumentaire scientifique sous-tendant la réflexion éthique, mais trop souvent, France oblige, les égos se battent pour occuper LA place d'intercession auprès d'un idéal à reconstruire, dans un bal souvent pathétique.

Mais aussi, faut-il le rappeler, la perte de sens de l'action (sociale, éducative, sanitaire), sa perte de lisibilité⁸ par les publics en désarroi les précipitent depuis plusieurs décennies vers les univers de « sens » parallèles, qui prennent une importance considérable.⁹ Chamanisme, anthroposophie, spiritisme, christianisme scientifique, etc., la question n'est pas véritablement leur efficacité en termes techniques, Tobie Nathan a bien décrit le phénomène d'influence¹⁰, mais celle en termes symboliques : ce que ces univers peuvent produire comme sens au sein de la société et ce que leur croissante présence témoigne d'incapacité des institutions actuelles à répondre à cette frénétique quête de sens¹¹.

Il n'y a du reste pas qu'en médecine que le phénomène s'amplifie, ainsi qu'en témoigne l'environnement urbain, avec ses vitrines ésotériques, ses édifices néo-religieux, ou encore ses manifestations.

(7) Paul Allen; *Cartographier l'humain; Courrier International, le monde en 2009; décembre 2008*

(8) *Sciemment organisée par la technostructure, mais c'est un autre débat*

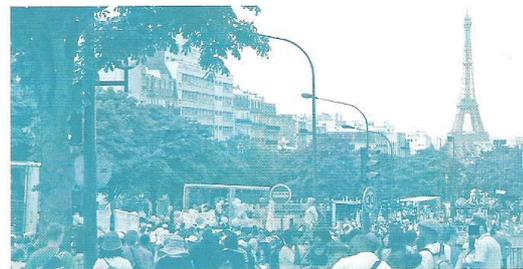
(9) MIVILUDES rapport 2008, www.miviludes.gouv.fr

(10) Tobie Nathan, *L'influence qui guérit*, Odile Jacob, 1994

(11) Stéphane Tessier, *Culture, Cure, remise en ordre et imaginaire: mobilisation moderne des esprits au Brésil*, in Stéphane Tessier (dir) *Familles et institutions, cultures, identité et imaginaires*, Erès 2009



Défilé « Marche pour Jésus », Montparnasse Paris 27/06/2009, dont le circuit était concomitant et parallèle de celui de la « Marche des diversités » (ex-« Gay-Pride »). (Photo ST)



Et assez suivie ! (Photo ST)

REAPPRENDRE A PERCEVOIR

« Je ne puis comprendre qu'en termes humains. Ce que je touche, ce qui me résiste, voilà ce que je comprends. Et ces deux certitudes, mon appétit d'absolu et d'unité et l'irréductibilité de ce monde à un principe rationnel et raisonnable, je sais encore que je ne puis les concilier. » (p.73)

Si l'Humain veut se prémunir contre la robotisation comme réponse à sa question existentielle, il n'a d'autre choix que de se ressaisir de ses propres sens.

Certaines réflexions pratiques tentent ainsi de repenser le sens de l'action sociale en les réinscrivant dans une certaine sensorialité. Celle-ci se voit étudiée dans les univers urbains¹², où les impacts des signes sensibles font l'objet de mesure attentive et d'interventions calibrées pour « faire ambiance ». D'autres se revendiquent depuis de nombreuses années de la démarche de la « sociologie caressante » qui cherche une empathie avec l'objet d'étude¹³. De nombreux médecins du reste réactualisent cette sensorialité: « ... être attentif aux mots, mais aussi au regard, à la voix, à la posture, être à l'écoute, de l'autre et de soi-même... »¹⁴

(12) www.cresson.archi.fr

(13) Michel Maffesoli, *Eloge de la raison sensible*, Grasset, Paris, 1996

(14) Laurent Hullard, *C'est juste pour un bilan*, p. 80 in *Pratiques, Les cahiers de la médecine utopique*, N°44, Janvier 2009 Dossier consacré à « Parler et (se) soigner »

Ne serait-il pas possible d'imaginer que l'appropriation de la souffrance par le médecin fasse de nouveau véritablement l'objet d'une méthodologie et d'un apprentissage ? Les médecins sont 2,5 fois plus nombreux à se suicider que la population d'âge égal¹⁵, est-ce le reflet du décalage entre leur rôle social effectif et celui auquel ils ont été formés et, surtout, sont en permanence contrôlés ! L'enjeu pourrait être de réinscrire la perception dans le champ du crédible, en conférant une nouvelle fiabilité aux sens qui acquerraient ainsi une nouvelle capacité de confiance.

Si le médecin élabore son diagnostic à l'aide de ses mains qui touchent, de ses yeux qui regardent, de ses oreilles qui auscultent, de son nez qui renifle (l'acétone, la sueur, l'infection), sa fonction d'appropriation de la souffrance redeviendra, elle aussi, crédible, décuplant sa fonction thérapeutique. En outre, dans ce contexte, le patient peut se voir réinvesti d'une responsabilité à l'égard de son propre corps qu'il peut à nouveau légitimement écouter. D'autres sens habituellement non comptabilisés, peuvent à ce titre être mobilisés : les perceptions proprioceptive et kinesthésique déjà citées, mais aussi les perceptions nociceptive (douleur), thermique, barométrique (parfois violentes en période d'orage), et pourquoi pas magnétique, si les pigeons le sentent... Ou des « sens » qui resteraient à découvrir. Ainsi, un récent travail chez des sujets diabétiques montre que certains patients sont capables de percevoir leur glycémie et de s'injecter l'insuline de façon parfaitement adaptée¹⁶.

Bâti sur des perceptions sensorielles qui ont à voir avec le quotidien et la matérialité du corps, le raisonnement redeviendrait humain, à portée de compréhension et d'intégration dans un schéma de référence qui ferait de nouveau sens. De fait, la consultation physique en face à face reste un paradigme, avec le cortège de communication non verbale qui demande à être décryptée. On enseigne encore aux étudiants à ne pas établir de diagnostic sur la base d'une conversation téléphonique (alors qu'étrangement on accepte cette même distance lorsqu'il s'agit d'interpréter des images radiologiques).

Ainsi ré-humanisée, détachée des gestes techniques relégués au second plan, la relation médicale reprendrait avec son sens, certainement de l'efficacité symbolique et donc thérapeutique.

Raccrocher l'humain à ce qui en a été dissocié par la technique peut être aussi une quête au sein d'autres univers de référence que la médecine. La justice tout comme l'éducatif ou le social pourraient replacer cet humain dans toute sa complexité socio-culturelle avant de prétendre établir un jugement¹⁷ ou produire une action, mais le cadre restreint de cet article ne permet pas de développer plus avant. Ces champs d'action partagent en effet avec la médecine la permanence de la confrontation physique entre l'institution et l'humain, malgré le, ou en dépit du développement de la technique.

(15) Léopold Y. Les chiffres du suicide chez les médecins. Rapport au Conseil National Ordre des Médecins. Octobre 2003.

(16) Cyril Crozet, Jean François d'Ivernois JF. L'apprentissage de la perception des symptômes liés par des patients diabétiques : compétence utile pour la gestion de leur maladie. Recherche et éducation, à paraître septembre 2009

(17) Etienne Le Roy, Les Africains et l'institution de la justice, Dalloz 2004

Ultime bastion de résistance à la mise en place de guichets automatiques ou réel invariant de la relation humain-institution humaine ?

Toucher, humer, goûter, entendre, voir, sans élitisme, sans esthétisme, seulement sentir l'autre, au-delà, mais (ce qui est le plus difficile) sans le nier, du possible plaisir partagé des sens. Telle semble être une voie pour oublier Windows®, reprendre possession de l'interprétation de son environnement et pouvoir comprendre, sans être contraint au divin.

SISYPHE ET LE SIXIEME SENS

« Sisyphé regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

C'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphé m'intéresse. [...] A chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. [...]

La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. Il n'est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris. » (p.163-164)

Les perceptions de l'environnement sont nombreuses, plus encore que celles des cinq sens habituels, mais que faire de ces coïncidences, de ces télescopes, de ces sentiments que quelque chose s'est déroulé hors du champ « normal », au-delà du perceptuel. De cette impression que les trois dimensions physiques à double sens : hauteur, longueur, largeur, et la temporalité à sens unique ne pouvaient suffire à élucider notre univers, comme nous l'enseignent religions et philosophies « autres », « primitives », « orientales » qui font la joie des ésotériques.

Au-delà de cette réinscription du sens dans une sensorialité reconquise, n'aurions nous pas quelque part à envisager sereinement ce fameux « sixième » sens qui nous ferait entr'apercevoir ce que nos yeux ne voient pas, et ce que notre raison ne peut élaborer. Les physiciens ne manquent pas de nous époustouffer avec leurs démonstrations mathématiques, aux dimensions totalement incommensurables avec notre réalité perçue, notre expérience concrète. Leurs écrits mal digérés sont d'ailleurs régulièrement convoqués avec armes et bagages par les donateurs de sens à bon marché qui parviennent même à y mêler l'Université : le prochain congrès de médecine et spiritualité (spiritisme en fait) est organisé à l'université Paul Sabatier de Toulouse¹⁸.

Il y a sans aucun doute matière à une nouvelle quête, articulant une perception complexe de l'humain avec la mathématique multidimensionnelle; en se prémunissant de tout ésotérisme, ce qui n'est pas simple, mais en ouvrant la réflexion sur ce qui pourrait déboucher sur la mise au jour d'un nouveau sens : ce « sixième ». Contact entre êtres humains au-delà du temps, des contingences, de l'espace... Le sixième sens, exclusivité de l'humanité qui se rapprochera alors des dieux ! Le débat serait ouvert.

(18) http://congres.lmsf.org/index.php?option=com_frontpage&Itemid=1

Vraiment exclusive ? Peut-être le monde animal..., et les végétaux alors ?

Jusqu'au jour où, jusqu'au jour où... un ingénieur en chef trouvera une parodie électronique de ce fameux sixième sens !

Transmise à distance, reproduite, dénaturée, renvoyée à la digitalisation du monde, la sixième sensation, d'exclusive deviendra banale et rejoindra les cinq autres déjà galvaudées.

Il faudra alors reprendre la quête de ce je ne sais quoi qui fait que l'Homme ne pourra jamais être réductible à une machinerie de sa propre production.

« *Il faut imaginer Sisyphe heureux* »¹⁹

